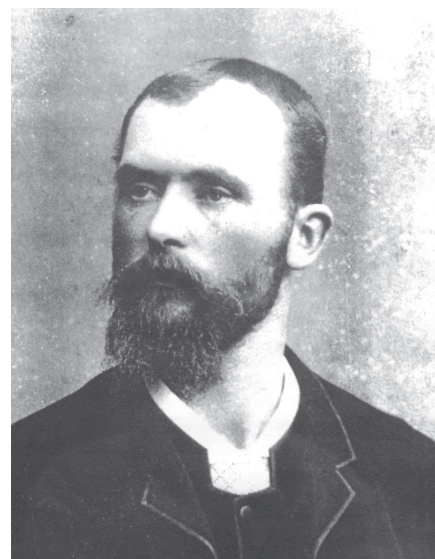


Benjamin BOURDON

Montmartin-sur-Mer, 1860 - Rennes, 1943.



Bourdon

« Je suis né en Normandie en 1860, dans un village du bord de mer, de parents qui étaient eux-mêmes d'origine normande. A l'époque de ma naissance, mon père n'exerçait aucune profession mais, vers ma neuvième année, il se fit cultivateur et se mit à exploiter une petite ferme qu'il avait héritée de son père et à laquelle il travailla dès lors pendant de nombreuses années avec énergie et intelligence. Lui-même était fils et petit-fils de notaires, sa mère était la fille d'un officier de marine, dont la vie dut être plutôt aventureuse – de fait, on l'avait surnommé « le corsaire ». Ma mère était d'origine humble : son père était un modeste fermier mais en même temps un excellent maçon et il dirigea la construction de bon nombre des plus importantes maisons qui furent édifiées dans le pays à cette époque.

A l'exception de cinq ou six personnes, comme le curé, le notaire et le médecin, mon village, qui comptait environ mille habitants, se composait de trois principales catégories de gens : des paysans, qui formaient la catégorie la plus importante, des marins et des carriers... Ce fut au sein de cette communauté que je passai la totalité de mon enfance et une partie de mon adolescence. Ces braves gens ne s'inquiétaient guère d'idées abstraites et ne se payaient pas de mots. Sans aucun doute ce milieu a exercé une grande influence sur le développement de mon esprit. »¹

Il entre au lycée de Coutances, en 1872, comme pensionnaire et y reste jusqu'au baccalauréat. Dans son autobiographie il évoque ces années de lycée : *« Dans ce lycée, comme dans tous les autres..., la rhétorique était fort en honneur à cette époque. J'ai toujours ressenti une grande aversion pour cette rhétorique et je faisais piètre figure lorsqu'il était question dans mes thèmes de faire parler Cicéron ou tel autre personnage des temps anciens ou modernes. Au contraire, j'accordais un très grand intérêt, pendant mes années de lycée, aux mathématiques, aux langues vivantes, à la physique et à la chimie, au dessin, à la philosophie, ainsi qu'aux exercices physiques et à la gymnastique. Je me serais certainement intéressé à un apprentissage manuel s'il avait figuré au programme ; en fait j'ai toujours aimé ce genre de travail et je crois même que par la suite, j'ai passé trop de temps à construire mes propres instruments ou appareils pour mes expériences. ».*

En 1879, à sa sortie du lycée, bachelier ès lettres et ès sciences, il fait un stage comme clerc de notaire chez un de ses oncles avant d'être aspirant répétiteur au lycée de Laval (17 novembre 1880) et de poursuivre des études de droit à Paris. Un an plus tard, il change d'orientation, obtient un poste de surveillant au lycée Louis-le-Grand et commence des études de philosophie auprès des grands maîtres spiritualistes de l'époque : Paul Janet, Elme-Marie Caro et Ludovic Carrau. Les cours de la Sorbonne, malgré le grand intérêt qu'il trouve dans ceux de Théodule Ribot, ne lui suffisent pas ; il fréquente ceux de l'aliéniste Magnan à l'asile Sainte-Anne, ceux du neuropsychiatre J.-M. Charcot à la Salpêtrière et ceux des physiologistes Brown-Séquard et Franck au Collège de France.

Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1886, il obtient une bourse d'études pour un an en Allemagne et dès son arrivée à Heidelberg, au mois d'octobre, il écrit à ses parents pour leur raconter son voyage en train depuis Paris, le passage de la frontière à Avricourt et son installation à Heidelberg. Dans son autobiographie, il donne des précisions sur son travail et ses premiers contacts :

« Je fus d'abord à Heidelberg où, pendant le premier semestre, je suivis, parmi d'autres, les cours du linguiste Osthoff, qui était alors l'un des plus connus des néo-grammairiens. Mais j'avais hâte de m'initier à la psychologie expérimentale et d'entendre son illustre représentant, Wilhelm Wundt. Au commencement du second semestre, je partis donc pour Leipzig ; j'étais muni d'une lettre d'introduction d'Osthoff pour son collègue Brugmann, comme lui éminent néo-grammairien, et d'une autre lettre de Ribot à l'intention de Wundt. Brugmann et Wundt me reçurent très aimablement. Je suivis leurs cours à tous les deux ; de plus je pris part comme observateur aux recherches expérimentales qui étaient en cours dans le laboratoire de Wundt. ». ... / ...

AVRICOURT, NOUVELLE FRONTIERE

Nous sommes arrivés à la frontière à 2 heures du matin. L'endroit où on quitte la France s'appelle Avricourt. Il y a deux gares à Avricourt, espacées l'une de l'autre d'environ un kilomètre, autant qu'il m'a semblé. La première est Avricourt (France), la seconde porte sur la carte des chemins de fer allemands le nom de Deutsch-Avricourt, cela signifie Avricourt (Allemagne). Ce qui m'a le plus émotionné en arrivant à Avricourt (Allemagne), ça été de voir le chemin de fer français s'en retourner tout de suite à Avricourt (France) ; au contraire, cela ne m'a pas produit une grande émotion de savoir que je me trouvais désormais sur le territoire allemand. A Deutsch-Avricourt, donc, tout le monde descend et l'on commence par procéder, dans la gare, où toutes les indications officielles sont maintenant écrites en Allemand (Ausgang = sortie ; Eingang = entrée) à la visite de nos bagages. Nous ouvrons nos malles et nos valises, et les inspecteurs allemands regardent ce qu'elles contiennent ; ils ne sont pas méchants et j'aurais pu leur faire passer 20 livres de dynamite, sans qu'ils s'en aperçoivent... Ce qui a eu de moins amusant à Avricourt, c'est que nous avons dû y attendre pendant deux heures le train allemand qui devait nous emporter... Nous arrivons à Strasbourg vers 7 heures, je n'en suis reparti qu'à 8 heures et demi... Je suis arrivé à Heidelberg, venant de France, à midi... ».

Rappelons que Wundt a créé, à l'Université de Leipzig, en 1879, le premier laboratoire de psychologie dans le monde et que Bourdon a dû y rencontrer de futurs grands psychologues comme James Mac-Keen Cattell qui effectuait à cette époque ses fameuses recherches sur les temps de réaction.

A son retour en France, en 1887, il est affecté au lycée de Valenciennes (7 novembre). L'année suivante (1888), paraît sa première publication sur l'évolution phonétique du langage dans la *Revue Philosophique*, et le 27 novembre 1889, il est nommé professeur de philosophie au Lycée de Rennes.

BOURDON VU PAR JARRY

« Un professeur de philosophie, qui fut le nôtre, et qui est l'auteur de livres excellents, M. B. Bourdon, disait : « Pour vous préparer à un travail – en ces temps anciens il s'agissait simplement d'un examen de baccalauréat – commencez, plusieurs jours et au besoin plusieurs mois à l'avance, par ne rien faire, ne rien étudier, ne rien lire ou ne lire que des matières futiles et récréatives n'ayant aucun rapport avec l'épreuve à subir. Ainsi votre esprit bénéficiera de ce double avantage : 1° il ne sera pas fatigué ; 2° il ne risquera pas d'être encombré par des connaissances acquises à la dernière minute et sur lesquelles il y a toute probabilité qu'on ne vous interrogera pas ». Ayant incontinent expérimenté cette méthode, nous nous en trouvâmes fort bien. Elle est, en somme, fondée sur la loi psychologique connue, que l'oubli est la condition indispensable de la mémoire. Une variante de ce système, un peu compliquée pour des cervelles de potaches, mais d'un emploi courant, consciemment ou inconsciemment, chez les hommes de lettres, est celle-ci : avant d'écrire, lire n'importe quoi ».

Jarry fait apparaître B. Bourdon sous le nom de B. Bombus (allusion transparente – pour les lycéens de l'époque – au nom de leur professeur traduit en latin) ou de la Conscience dans *Les Paralipomènes d'Ubu* et *Ubu cocu*.

Il cite, de nouveau, le nom de son ancien professeur dans une plaquette publiée le 10 mai 1907 et intitulée *Albert Samain (souvenirs)* : « .. Dès 1889, en des provinces, M. B. Bourdon leur (ces futurs normaliens, avocats, voire officiers ou médecins) avait expliqué, pour le scandale futur des examinateurs en Sorbonne et quoiqu'il ne fût point encore traduit, Nietzsche ».

Il a pour élèves Henri Morin, futur polytechnicien, détenteur de la pièce potachique *Les Polonais*, et Alfred Jarry, futur homme de lettres et auteur d'*Ubu Roi*. Ce dernier, a évoqué son professeur dans la revue *La Plume* du 1er janvier 1903 (voir ci-contre).

En 1890, il est chargé de conférences complémentaires à la faculté des lettres de Rennes tout en conservant son poste au lycée. L'année suivante Bourdon assure un « cours libre de philosophie » et il profite de cette liberté pour inaugurer le vendredi 18 décembre 1891 son premier cours de psychologie expérimentale. Victor Basch en fait un compte-rendu dans la revue les « *Annales de Bretagne* » (1892, 7, p. 259-265) : « ... Il (Bourdon) montre que les phénomènes psychologiques peuvent être soumis à l'expérience en exposant les expériences de Fechner, de Helmholtz et de Wundt, en décrivant les appareils dont ils se sont servis et en présentant quelques-uns de leurs résultats. Il abordera dans son cours annuel : 1°) l'étude des perceptions, 2°) l'étude de l'attention et de ses oscillations, 3°) l'étude des limites et de l'étendue de la conscience, 4°) l'étude de la mensuration des sensations ».

En 1892, il obtient le titre de docteur ès lettres avec une thèse intitulée « *L'expression des émotions et des sentiments dans le langage* », accompagnée d'une thèse latine sur la question des sensations dans l'œuvre de Descartes « *De qualitativibus sensibilibus apud Cartesium* ». La chaire de philosophie n'étant pas libre à la faculté de Rennes, il continue son enseignement complémentaire et commence à réaliser ses premières expériences en psychologie.

Le 16 janvier 1894, il est nommé maître de conférences à la faculté des lettres de Lille où il continue à s'intéresser à l'apprentissage.

Mais il ne se plaît pas dans cette ville et, le 24 avril 1896, il obtient le poste de chargé de cours de philosophie à la faculté des lettres de Rennes avant d'occuper la chaire de philosophie le 25 octobre 1896.

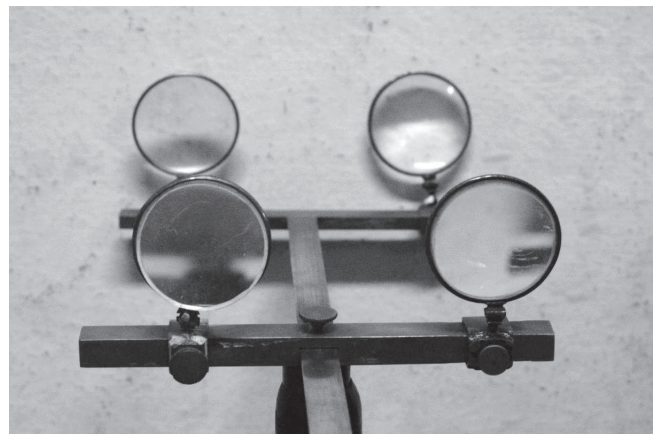
Dix mois plus tôt, Bourdon annonce dans les *Annales de Bretagne* la fondation officielle de son laboratoire de psychologie : « La faculté des lettres de Rennes vient de décider la création, à Rennes, d'un laboratoire de psychologie et de linguistique expérimentales. L'installation sera vraisemblablement prête vers Pâques prochain ou même un peu avant ».

Grâce à l'appui du doyen Loth, Rennes devenait la première université française à se doter d'un tel laboratoire². Laissons Bourdon

décrire l'équipement de ces locaux composés « d'une assez grande pièce, placée au rez-de-chaussée et orientée au midi, avec eau et gaz, et de baraquements peu confortables, mais qui néanmoins pourront être utilisés comme salles de travail, surtout pendant les beaux jours » (...)

Quant au détail des instruments que nous allons posséder ou que nous possédons dès maintenant, voici quels sont les principaux : un ensemble d'appareils pour l'inscription de la parole, comprenant un cylindre avec chariot, plusieurs tambours de Marey, un diapason électrique de deux cents vibrations doubles, un signal de Deprez, un microphone de Rousselot pour inscrire électriquement la hauteur de la parole, un pneumographe de Verdin, divers appareils de Rousselot pour enregistrer les vibrations buccales, nasales, les mouvements des lèvres, du larynx, un appareil de Rosapelly pour les vibrations du larynx, etc.

Une horloge sonnante les minutes et les cinq minutes. Cet instrument sera d'une grande utilité pour des recherches telles que celles que l'on fait sur l'entraînement, sur le ralentissement ou l'accélération qui peuvent survenir dans le travail intellectuel par suite de la fatigue, de l'absorption d'excitants. Un disque vertical, mû par un mouvement d'horlogerie et pouvant prendre toutes les vitesses depuis moins d'un tour jusqu'à une dizaine de tours par minute.



Instrument du laboratoire de B. Bourdon

N.B. Toutes les photos concernant B. Bourdon sont propriété du Laboratoire de psychologie expérimentale de Rennes 2

Cet appareil servira à des études sur la durée des perceptions visuelles, sur la reconnaissance des couleurs, etc...

Un dynamomètre ordinaire et un ergomètre pratique conçu d'après le même principe que l'ergographe de Mosso...

Enfin divers instruments tels que métronome, montre à cinquième de secondes avec mise en marche et arrêt par pression, sonnerie électrique, stéréoscope, appareil pour la démonstration des images consécutives rétinienne...

Travaillant seul, c'était un chercheur indépendant, audacieux et passionné. « Ceux qui l'ont connu disent de lui qu'il était droit, direct mais froid, pas facile d'accès et... pince sans rire. On sait aussi que les candidats aux épreuves orales d'examen le redoutaient particulièrement à cause des questions impromptues, saugrenues qu'il pouvait poser »³.

Bourdon dirigera le laboratoire jusqu'à sa retraite en 1930 et sera remplacé par Albert Burloud.

Jos PENNEC

¹ Bourdon B., Autobiography, in C. Murchinson ed., A history of psychology in autobiography, Worcester, Clark University Press, vol. 2, p. 1-16.

² Il existait, en France, deux autres laboratoires de psychologie ne dépendant pas de l'université : celui de la Sorbonne, fondé par Henry Beaunis en 1889, était rattaché à l'École des Hautes Études, le second était dirigé depuis 1890 par Pierre Janet à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris.

³ Serge Nicolas, *Benjamin Bourdon (1860-1943)*, Centenaire du laboratoire de psychologie expérimentale, Université Rennes 2, 1996.

Principaux ouvrages

*Liberté et religion, Manuscrit inédit conservé au laboratoire de psychologie expérimentale de Rennes 2, 1889, 310 p.

*L'expression des émotions et des tendances dans le langage, Paris, F. Alcan, 1892, 374 p. Thèse

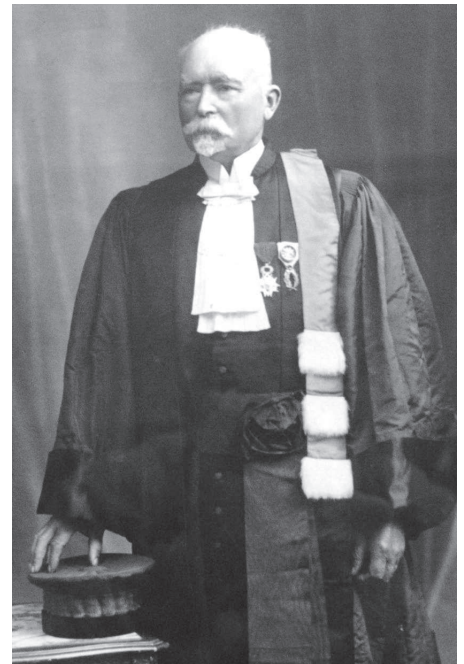
*La perception visuelle de l'espace, Paris, Schleicher frères, 1902, 442 p., ill.

*Les sensations, in G. Dumas, Traité de psychologie, tome 1, Paris, Alcan, 1923, p. 318-401

*La perception, in G. Dumas, Traité de psychologie, tome 2, Paris, Alcan, 1924, p. 1-43

*L'intelligence, Paris, F. Alcan, 1926, 388 p.

B. Bourdon a publié de nombreux articles dans les revues suivantes : *Revue philosophique*, *Année psychologique*, *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest*, *Journal de psychologie normale et pathologique*.



De maître à disciple ...

Dans le prochain numéro nous évoquerons d'autres professeurs de philosophie et, parmi eux, Roland Dalbiez. De Dalbiez nous ne rappellerons donc, ici, que l'influence décisive qu'il eut sur un de ses élèves, Paul Ricœur.

Paul Ricœur devait confier que « ce n'est que dix ou quinze ans plus tard, [qu'il devait] prendre la mesure de [sa] dette à l'égard du philosophe Roland Dalbiez dont nous ne discernons pas l'envergure sous les traits de notre professeur ».

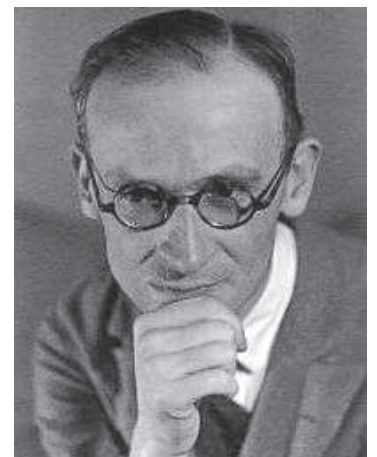
Mais c'est à la fois la manière d'enseigner et les injonctions morales de ce professeur qui décidèrent de son entrée en philosophie.

Écoutons Paul Ricœur :

« ...c'est à Roland Dalbiez que je dois le modèle didactique que je me suis efforcé de mettre en pratique, je veux dire une manière d'enseigner sans complaisance pour la confiance, pour l'impressionnisme, pour l'à-peu-près, pour l'habileté, pour la déroade.

Je viens de prononcer le mot de *déroade* : je touche ici à la plus sévère leçon que m'aît administrée mon premier maître¹ : au jeune étudiant qui envisageait avec crainte de se livrer sans esprit de repli aux tourments du doute et de la lutte intestine -plus redoutable que la controverse assassine-, mon maître disait : "ne vous détournez pas de ce que vous craignez de rencontrer, ne contournez jamais l'obstacle, mais affrontez-le de face". Cet avertissement fut entendu comme un encouragement - que dis-je ? une injonction – à *faire de la philosophie*. »

Coll. Dalbiez



Roland DALBIEZ

¹ « Mon premier maître en philosophie » est le titre de la contribution de Paul Ricœur au livre de Marguerite Léna « Honneur aux maîtres » paru aux éditions Criterion, dont sont tirées ces citations.